



## CULTURE & SAVOIRS

# En quatrième vitesse, au bout de la nuit californienne

**CINÉMA** *Driver*, polar de Walter Hill qui brille par sa mise en scène stylée, ses poursuites en auto dans la nuit de Los Angeles, est réédité. C'est une épreuve violente où Isabelle Adjani fait une étrange apparition.

***Driver*, de Walter Hill, États-Unis/Royaume-Uni, 1978, 1h 31**

**C**œuvre dédaignée par le public, incomprise par la critique, puis réhabilitée récemment, *Driver* est un étrange polar, abstrait, presque métaphysique, ce que certains lui ont reproché, mais que d'autres ont salué (notamment le Danois Nicolas Winding Refn, qui s'en est en partie inspiré pour son *Drive*). Ce principe correspond aux intentions initiales du réalisateur, Walter Hill, qui voulait sortir des clichés du genre en fabriquant ses propres stéréotypes – avec des personnages n'ayant pas de noms –, sans s'embarrasser des scories du réalisme. Le détective, flic tenace, voire prétentieux, méprisant avec ses collègues, n'a qu'une obsession : coincer un automobiliste insaisissable surnommé Cowboy, qui loue ses services comme chauffeur pour des hold-up. As du volant, celui-ci mène une existence monacale et n'affiche jamais aucune émotion. Tout le film sera un jeu du chat et de la souris ponctué par de vertigineuses scènes de poursuite automobile, qui comptent parmi les plus virtuoses du genre.

Walter Hill espérait au départ engager Steve McQueen, célèbre pour ses prouesses en auto dans *Bullitt* dix ans plus tôt. Celui-ci déclina la proposition et Hill confia le rôle principal à Ryan O'Neal, beau gosse de l'époque révéillé par le mélo *Love Story* (et confirmé par *Barry Lyndon*). Un parfait contre-emploi pour l'acteur, dont l'apparence angélique et le regard presque hébété contrastent idéalement avec le contexte violent.

On peut dire que le film a les qualités de ses défauts. Elliptique, ramassé, il se passe d'entrée en matière. L'aspect romanesque est réduit à sa plus simple expression. Isabelle Adjani, débarquée à Los Angeles comme un ovni à 22 ans, campe une énigmatique joueuse de casino qui va servir de complice au Cowboy, sans jamais échanger un sourire avec lui, et encore moins un baiser. Leur relation restera purement fonctionnelle. Ce rôle, si peu expansif,

n'a pas aidé la jeune comédienne à percer à Hollywood (où elle ne fit qu'une autre incursion, également ratée). Mais tout le monde ne pâtit pas de la situation, à l'instar de Bruce Dern (père de Laura), second rôle déjà vu chez Hitchcock et Chabrol, qui tire son épingle du jeu en flic retors et hâbleur.

### UN EFFET DE SURRÉALITÉ

L'essentiel reste la mise en scène, à laquelle on ne comprend pas que certains aient trouvé à redire tant elle est pure, cinglante et ramassée. Le parti pris de dépouillement du récit et de l'action (les personnages passent leur temps à se trouver sans se chercher) produit paradoxalement un effet de surréalité : on a l'impression de voir plus clairement les protagonistes, les lieux, les détails de la vie urbaine des années 1970. Bref, *Driver* est un joyau méconnu, qui ne ressemble pas tellement aux œuvres ultérieures du cinéaste, plus maniérées ou outrées (comme le baroque *Guerriers de la nuit* ou la comédie *48 Heures*). Artisan versatile mais solide du cinéma d'action, Walter Hill reste actif encore aujourd'hui à 80 ans.

**VINCENT OSTRIA**

**Tout le film  
sera un jeu du chat  
et de la souris.**

Image non disponible.  
Restriction de l'éditeur

STUDIOCANAL FILMS/LTD

N'ayant pu convaincre Steve McQueen, Walter Hill confia le rôle principal à Ryan O'Neal, révélé dans *Love Story*.

